

CONTREBANDIERS et DOUANIERS

Pendant plusieurs siècles, le Pays de Gex fut l'un des principaux fournisseurs du Marché de Genève en produits alimentaires. Les marchandises circulaient librement de part et d'autre de la frontière puisque Genève était en « Port Franc ». En 1816, des accords franco-suisse décidèrent que la ligne des douanes françaises serait délimitée par la Valserine, c'est alors que tous les villages de la rive gauche de la Valserine et ceux du Pays de Gex, jusqu'à Léaz, furent incorporés à la « Zone Franche », les douaniers gardaient donc la frontière sur la Valserine.



En 1923, de nouveaux accords modifièrent ces limites administratives. Ce serait désormais les frontières géographiques qui délimiteraient la zone franche, c'est-à-dire la

chaîne du Jura... c'est alors que les douaniers furent rapatriés à la frontière suisse et que les postes de la zone franche furent installés au Col de la Faucille et au Fort l'Ecluse. Ces nouveaux accords contingentaient les échanges avec la Suisse.



C'est durant cette période, où Genève était Port franc, et où la zone était délimitée par la Valserine, que se développa la contrebande.

Dans la vallée aux maigres ressources, la vie était dure, l'argent manquait et il fallait nourrir bien souvent une nombreuse famille. Sur le plateau du Jura, la situation était encore moins brillante.

Au Pays de Gex où la situation économique était meilleure, on était tenté de faire du commerce avec les facilités que procuraient la Suisse. Cette situation fit naître une nouvelle corporation : celle des contrebandiers... Oh, des contrebandiers qui n'ont rien à voir avec ceux d'aujourd'hui, c'était de braves paysans du coin qui faisaient l'appoint d'un métier peu rentable avec ce métier d'occasion.

On peut considérer deux sortes de contrebandiers : ceux qui partaient du Jura, de la Pesse ou des Moussières et qui allaient jusqu'en Suisse acheter leurs marchandises après avoir traversé deux chaînes de montagnes... (c'est le cas de Jules Xavier Mermet).



Ceux qui travaillaient sur place avec un système de relais. Tout d'abord, le Gessien rapatriait la marchandise de Suisse à un relais situé dans les derniers villages au pied de la montagne : Feigères, Mornex, Allemogne, Crozet, etc... C'est là que les paysans de la vallée venaient récupérer le butin et repartaient en traversant la chaîne du Jura, puis la Valserine, pour le déposer dans un autre relais de l'autre côté de la frontière, cette fois, où les Jurassiens venaient le chercher... Chaque intermédiaire gagnait quelques sous avec ce commerce qui représentait beaucoup de peine et bien des risques. Précisons que les relais étaient des maisons dont la porte restait ouverte toute la nuit et où les contrebandiers trouvaient, outre la marchandise, le pain, le fromage et la bouteille de piquette sur la table.



La ferme de Buclaloup située au-dessus du village de Champfromier servait de cachette aux contrebandiers. La cache ayant été découverte, la maison a été brûlée par les allemands.

Léon, Robert et Mimile sont tous trois des enfants de la vallée... Ils étaient enfants ou jeunes gens à l'époque des contrebandiers... La ferme de l'un d'eux était précisément un relais de contrebandiers.

Ils ont rencontré bien souvent des contrebandiers, ils ont entendu raconter par les uns et les autres... ce sont ces souvenirs qu'ils évoquent aujourd'hui.

Les « brottelys »

C'est en 1816 que les douaniers se sont installés dans la vallée... Il y avait un premier cordon douanier qui passait par :

Mijoux-Lélex-Chézery, un deuxième à Bellecombe- Les Moussières- La Pesse- Les Bouchoux... C'est là-bas qu'il y avait les vrais contrebandiers. On les appelait les « brottelys » parce qu'ils portaient tout dans des sacs à bretelles.



Jules-Xavier MERMET et son sac de contrebandier

Ils avaient des sacs de toile avec des bretelles tressées en paille de seigle... ils marchaient avec le couteau ouvert à la main dans les passages critiques ; s'ils tombaient sur les douaniers, ils coupaient les bretelles, laissaient tomber leur « ballot » et s'enfuyaient... Les douaniers s'occupaient du ballot et laissaient filer les contrebandiers. En général, les douaniers ne prenaient pas les contrebandiers parce qu'ils se sauvaient et couraient plus vite qu'eux...

Si un jour on se battait, c'est parce que les contrebandiers n'avaient pas voulu lâcher leur marchandise... Ils la rapportaient au poste ; ils avaient fait une bonne journée !



Qu'est-ce qu'ils trouvaient dans le ballot : du tabac, des pains de sucre (le sucre s'achetait en pain de 20 à 30 livres), du poivre, des allumettes, du café, de la saccharine...

Les contrebandiers, c'étaient des costauds, il fallait voir ces hommes de 80 à 90 kgs, des buveurs et des mangeurs : ils étaient taillés comme des joueurs de rugby. Ils partaient de la Pesse et allaient jusqu'à Genève par les sentiers de montagne (deux chaînes de montagne à traverser, dont l'une de 1700 mètres d'altitude...) et revenaient avec leur chargement dans le dos. Ils mettaient trois jours pour faire le voyage et ils en faisaient deux par semaine.

Ils partaient en bande de sept à huit... toujours par mauvais temps... en hiver quand il faisait la tempête de neige... vous comprenez les douaniers se tenaient à l'abri dans ces moments là. Leur chargement était d'environ 50 livres, quelquefois jusqu'à 70 livres (à l'époque, on ne comptait pas en kilos). Ils devaient traverser la rivière, ils avaient des passages secrets loin des ponts (ceux-ci étaient gardés par les douaniers).

Parfois, l'eau les entraînait, ils revenaient coucher au village tout trempés. Un jour, où il faisait froid, ils avaient relevé leur pantalon pour traverser la Valserine, arrivés sur l'autre rive, ils n'ont jamais pu rabaisser le pantalon tellement il était gelé : ils sont montés comme ça jusqu'à la Pesse par Bellecombe... Eh bien, leurs jambes ont pelé quelques jours après : Il paraît que la Valserine n'en a épargné aucun ; ils sont morts tuberculeux !



La Valserine en Hiver

Chez nous, explique Mimile, c'était l'étape des contrebandiers. On tenait un petit café que les douaniers appelaient « la baraque ». Les douaniers montaient la garde à la remise. Ils contrebandiers descendaient de la montagne juste en face. S'ils voyaient les douaniers, ils attendaient et dès qu'ils avaient tourné les talons,

ils venaient et ils entraient toujours par l'écurie. Après s'être restaurés, ils filaient par derrière. Ils savaient d'instinct là où ils devaient passer pour ne pas tomber sur embuscade de douaniers.

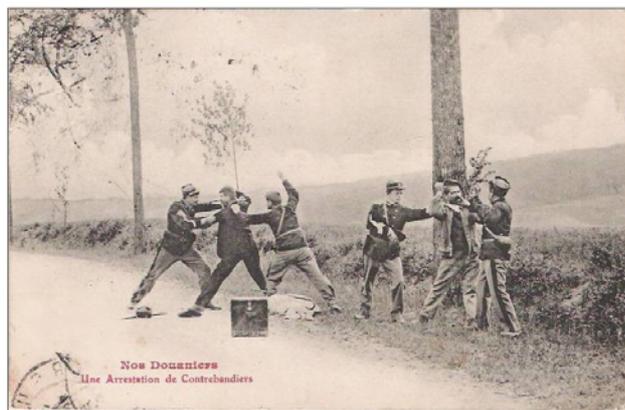
Quand ils faisait la grande tempête, et qu'ils avaient brassé la neige jusqu'au ventre, ils couchaient dans la grange puis repartaient tôt le matin.



Ma peau ou la tienne

Ils se bagarraient facilement avec les douaniers s'il le fallait. Les douaniers recevaient la « tricotée ». Ils avaient bien des revolvers mais ne s'en servaient pas en général. Pourtant, une fois, un contrebandier a été tué. Voilà comment les choses se sont passées : c'était un fin contrebandier, un nommé Vegnière, il avait été vendu. Un jour dans un bistrot, il avait dit au brigadier « si tu n'as pas ma peau, moi j'aurai la tienne ».

Le brigadier a pris la décision d'aller le veiller lui-même. Vegnière traversait la montagne par le Gralet. Il descendait par un rocher à l'aide d'une corde. Le brigadier qui observait la scène s'est dit : « si je le laisse mettre pied à terre, j'y ai droit », alors il a tiré et il a flambé le type pendant qu'il descendait à la corde. Ce contrebandier-là, c'était le plus fort de la région.



Il y en avait aussi un autre malin. Il s'était fait prendre par les douaniers qui lui avaient mis les menottes. Il a tellement combiné son coup qu'il a réussi à s'échapper en sautant un rocher.

Il a pu rejoindre St-Claude où il s'est fait photographier avec ses menottes. Il a envoyé la photo aux douaniers avec son meilleur souvenir !!!



L'arrestation mouvementée d'un contrebandier d'allumettes au début du siècle. (2)

Le Tabagnoz était un coin réputé pour la contrebande et puis tout le long de la frontière suisse. Il paraît que là-bas, on creusait les sapins (comme pour les fontaines en bois) et on les remplissait de tabac (le tabac, à l'époque, s'achetait en vrac et au kilo), tout était bien refermé et on mettait le sapin à la rivière... il filait... ces contrebandiers allaient le chercher à une centaine de km... ils enlevaient le tabac et partaient le vendre à Lyon.

D'autres fois, ils le mettaient dans des tuyaux. Je me souviens, dit Mimile, de la tonne de sucre que mon grand-père est allé chercher à Genève en allant faire son marché, c'était un samedi, mon grand-père couchait à Segny avec les chevaux, le char et tout le bazar. Il faisait le marché à Genève et remontait le soir à Lelex (40 km par le col de la Faucille). Le sucre était ici le soir. Une équipe de contrebandiers est arrivée, les gars ont fait la chaîne pour passer la rivière en surveillant les douaniers et au petit matin, la tonne de sucre était déjà à Noirecombe. Le lundi sur le marché à St-Claude. Ils l'avaient transportée dans des caisses à fromage sur des chars à chevaux.

Ils avaient la vie dure ces hommes ! vous comprenez, il fallait nourrir de grandes familles, alors ça faisait un petit complément.

La Vallée des Epiciers

Chez nous, c'était bien différent. On faisait la contrebande des bricoles, il n'y avait pas de maîtres-contrebandiers. Il faut tout d'abord préciser qu'étant à la limite de la zone franche, on avait beaucoup de magasins, 25 au seul village de Lélex (400 habitants à l'époque).



C'était des paysans qui tenaient une petite épicerie en complément du travail de la campagne. Ils allaient se ravitailler à Genève puisqu'on était en port francs. C'était moins cher et puis les gens de l'autre côté de la frontière venaient acheter ici car il y avait des tolérances : une livre de café, le sucre, des allumettes ; ils devaient tout déclarer aux douaniers.

Précisons que dans cette étroite vallée de la Valserine, habitations et propriétés privées se situent de chaque côté de la rivière, et que de ce fait les frontières administratives ne peuvent empêcher la circulation des gens pour le travail, et encore moins pour la contrebande.

« On avait ça dans le sang précise Mimile, c'était comme une seconde nature en nous ».

Du poivre à la « quiquette »

Alors voilà comme ça se passait pour nous à Chézery, explique Robert.



Les gens allaient faire de la contrebande à Dardagny en Suisse. Ils achetaient du poivre qu'ils revendaient aux Jurassiens. C'était pour la présure en caillette de veau, elle servait à la fabrication du fromage bleu (le bleu de Gex). Mon grand-père passait régulièrement du poivre, ma grand-mère lui avait fait une poche dans son pantalon, vers sa « quiquette », les douaniers ne l'ont jamais fouillé là. Il y avait aussi une femme qui, pour passer un saucisson se l'était pendu entre les jambes. C'était facile avec les grandes jupes qu'elles portaient alors. Une autre, elle passait les pains de sucre dans sa culotte. Elle gravissait la montagne comme ça. Arrivée aux Moussières, elle secouait le pantalon, les pains de sucre tombaient ! Le sucre se vendait alors en pain de forme conique et de quantité variant de 24 à 40 livres, les gens du pays, très malins, n'achetaient que la pointe, parce que, prétendaient-ils, elle est plus riche en alcool du fait que le sucre se coulait la pointe en bas. « Tu me donneras la pointe, mais je ne veux pas du cul » ordonnaient-ils aux vendeurs. On cassait le sucre avec un maillet et un couteau. La contrebande du sucre marchait bien, il paraît qu'il était bon et qu'on gagnait bien avec.



Du sucre à la barbe des douaniers

A Lélex, raconte Mimile, il y en avait un qui avait fait le pari de passer un pain de sucre à la barbe des douaniers. Alors il prend un pain de sucre et l'attache au bout d'une corde de 15 mètres de long. Il arrive sur le pont de la fruitière, le douanier sort de sa guérite :

- Qu'est-ce que tu as ?
 - Ben, j'ai ma livre de café et mes allumettes.
- Il ne faisait pas bon, il soufflait et pleuvait, c'était à la tombée de la nuit.
- Eh bien adieu, dit le douanier, ça fait pas chaud, et il rentre dans sa guérite.
- Le bonhomme est passé comme ça, en tirant sa corde avec la pain de sucre au bout.

Robert se souvient de la grande peur qu'il avait eue le jour où il se croyait traqué par les douaniers. Son patron lui avait demandé d'aller chercher du tabac au village d'Eperly, dans la montagne. Je redescendais tranquillement explique-t-il. Tout-à-coup, j'entends crier derrière moi : « DOUANE ». Je descends la côté à grand train et j'arrive chez mon patron tout essoufflé :

- les douaniers sont après moi.
 - Donne-moi les plaques me dit-il.
- Il les porte à la cave et puis, un moment après, on entend derrière la porte :
- ouvre la porte gros fou.

C'était le fils du patron qui avait voulu me faire peur. J'avais eu peur effectivement, parce que les douaniers avaient pris quelqu'un la semaine précédente, à qui ils avaient fait payer une forte amende.

Léon se souvient de l'aventure qui lui est arrivée tout gosse. Je vois arriver un homme en courant (il était poursuivi par les douaniers), il me donne un sac en me disant :

- Vas vite le porter à ton grand-père, tu lui diras qu'il le cache bien.

J'arrive chez mon grand-père et lui donne le sac. Il regarde, c'était de la poudre à fusil. C'était bien sûr une contrebande dangereuse. Mon grand-père a caché le sac et quand le contrebandier est venu le chercher, il y a eu une séance orageuse entre les deux hommes.

Quelquefois, les contrebandiers déposaient leur ballot dans des remises qui restaient ouvertes, le propriétaire n'était pas inquiet si les douaniers le trouvaient (parce que c'était un lieu ouvert).

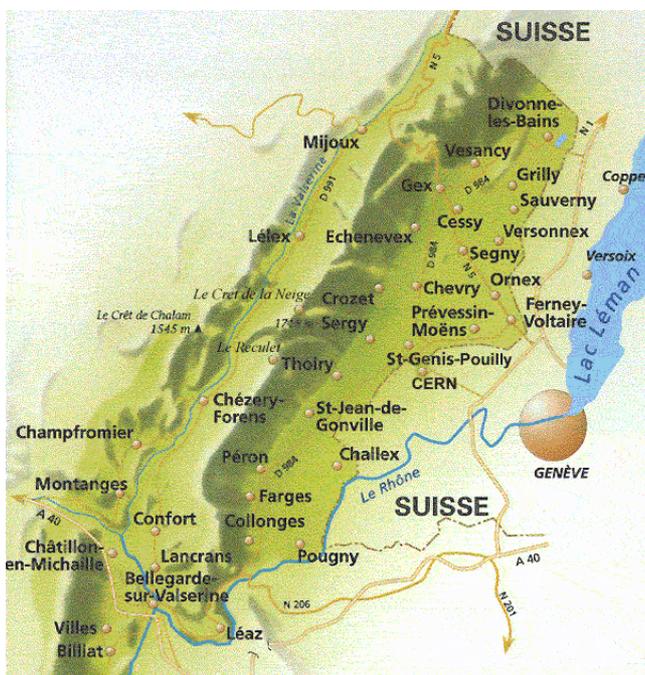
La partie de cartes du lieutenant

Léon se souvient aussi de ce rusé contrebandier qui aimait à jouer aux cartes avec le lieutenant des douanes. Ce jour-là, il transportait de la marchandise ; il tombe sur une embuscade de douaniers. Il a laissé tomber son ballot et s'est sauvé à toutes jambes. Arrivé chez lui, il change de vêtements et s'en va trouver le lieutenant :

- Est-ce qu'on fait une partie ?
- Ma foi, pourquoi pas, répond l'autre.

Ils se sont mis à faire la partie et quand les douaniers sont arrivés pour faire leur rapport, il leur a bien semblé reconnaître le contrebandier...mais ils n'avaient pas de preuve contre lui. Et puis, ils se disaient : puisqu'il joue aux cartes avec le lieutenant, ça ne peut être lui. Alors, le lieutenant a enregistré la déposition et puis il a continué la partie avec le contrebandier.

Après la guerre 14-18, la contrebande était différente. On la pratiquait avec l'or. Ça se passait au Pays de Gex, dans quelques petits villages au pied de la montagne.



Quelqu'un ramassait les pièces, les écus de la vallée et les portait au Pays de Gex contre du tabac. Les Gessiens, eux, plaçaient cet or en Suisse car il commençait à prendre de la valeur. Et puis, quelques années plus tard, les limites de la zone furent ramenées au Pays de Gex.

Tout changea et ce fut la fin des contrebandiers.

PAS FACILE LE METIER DE DOUANIER !

Alexandre fut l'un de ces douaniers, chargés de poursuivre les contrebandiers lorsqu'ils traversaient les eaux glacées de la Valserine ou brassaient la neige abondante qui recouvre les Monts-Jura.

Alexandre ne révèle rien des poursuites de douaniers après les contrebandiers ou des astucieuses embuscades qui permettaient de surprendre « les hommes au ballot ».



Le douanier d'alors garde aujourd'hui encore, le secret professionnel. Question d'honneur autant que de conscience. Il est vrai que les contrebandiers ont quelques astuces pour brouiller les pistes. Un vieux berger des Monts Jura se souvient avoir vu passer des contrebandiers qui portaient des chaussures dont les semelles étaient placées à l'envers. On raconte à Péron que ces chaussures se fabriquaient dans le célèbre relais du village. Lorsque les douaniers observaient les « passées » dans la boue ou la neige, ils se disaient entre eux : trop tard, ils sont déjà redescendus. !

Des contrebandiers, Alexandre n'en dit rien aujourd'hui encore, mais par contre il se souvient, comme si cela c'était passé hier, de son arrivée dans la région et de ses débuts dans le métier. Ses parents habitaient un petit village du midi méditerranéen. Il avait 23 ans lorsqu'il quitta sa famille pour entrer dans la douane.



Il est nommé directement (à ce moment-là on se formait sur le tas) à la Caserne du Pivot dans le Jura, un lieu redouté des jeunes douaniers en raison de son isolement (5 km du premier village) et de la rudesse de son climat (une vallée étroite et froide).

Un douanier en canotier

Le tram le dépose aux Rousses un matin d'avril 1922.



La campagne est recouverte d'un mètre cinquante de neige. Il tombe une pluie glaciale mêlée de gros flocons. Alexandre porte un complet-veston, des souliers bas et un canotier !

« Je me suis demandé où j'arrivais, heureusement j'ai retrouvé d'autres camarades qui me regardaient d'un air étonné car mon canotier commençait à baisser de l'aile.

- Ah, d'où viens-tu toi ?
- Ben, je viens de Foix ;
- Eh bien, moi je viens de Perpignan.

Je suis là depuis hier. Je me suis perdu et ne sais pas où aller.

- Où es-tu nommé ?
- Au Pivot
- Moi aussi, et mon copain aussi.

On se retrouve trois pour aller au Pivot.

Lorsqu'on se présente au Capitaine, il a tout de suite repéré mon canotier.

Il faudra quitter ça, qu'il me dit, parce qu'ici !!! pour ce soir, il vous faut chercher une chambre d'hôtel, on verra bien demain, nous dit-il. Le soir, on est allé danser au bistrot sur la place, à côté de la fontaine, il y avait un piano mécanique et des jolies filles. Oh, ça y allait, on est allé se coucher à trois heures du matin. A huit heures, on se présente au Capitaine qui nous dit en nous donnant à chacun une capote :

Débrouillez-vous pour trouver quelqu'un qui vous emmène au Pivot. Je vous donne un agent qui vous indiquera le chemin.

Ion est allé demander au boulanger qui avait un traîneau et un cheval : je vais essayer, mais je ne vous promets pas d'arriver aujourd'hui. On avait dix km à faire des Rousses au Pivot ! par des routes de montagne enneigées.

Un périlleux voyage

Nous voilà partis en traîneau avec nos malles, par une route difficile. Il pleuvait, ça rendait la neige lourde, le cheval peinait.. il levait les pattes avec difficulté. Je dis au conducteur : « vous allez casser les pattes de votre cheval, c'est tout ce que vous aurez gagné, il faut arrêter ».

Comme on arrivait à proximité d'une ferme, notre conducteur a trouvé la solution. Alors on descend du traîneau, on se trouve dans de la neige jusqu'au ventre. Je levais les pieds aussi haut que je pouvais. Tout à coup, je me retrouve avec un seul soulier, l'autre était resté dans la neige. J'ai dû me mettre à plat ventre et plonger ma main dans le trou fait en marchant pour sortir le soulier. A la ferme, on trouve un vieux garçon qui vivait tout seul ;:

- Vous devez avoir soif, qu'il nous dit.
- Oh, c'est pas de refus.
- Eh bien, attendez, je vais vous faire un vin chaud. Oh, on l'a apprécié ce vin chaud. Mais on n'était pas encore arrivé à la Caserne du Pivot.
- Je vais vous prêter des skis nous dit le vieil homme. On lève les bras au ciel : des skis, on ne connaît pas. – Eh bien, des raquettes – on ne connaît pas ces machins-là non plus.



Il nous en a donné quand même à chacun une paire. En sortant, on rencontre une patrouille de douaniers qui avaient fait le chemin avec leurs raquettes ; alors on a pu marcher à pied dans leurs traces. Je me souviens toujours de mon air ahuri en voyant gravé sur un hêtre, au bord de la route : neige : 3,50 mètres.

Ben, que je me suis dit : dans quel bled j'atterris.

Après avoir marché tout l'après-midi avec grand'peine dans cette épaisse couche de neige tassée et collante, on arrive à la caserne vers 19 heures. Mon canotier était tout ramolli et baissait de l'aile.

Le brigadier nous dit :

Je vais vous donner de quoi vous changer de vêtements et ma femme vous a fait de la soupe.

Quand on s'est couché, on n'en pouvait plus.

Le lendemain, à 8 h. on se présente au brigadier qui nous explique un peu ce que nous devons faire. Je suis parti en service avec lui, oh, pas longtemps, parce que les chefs n'en faisaient pas trop. Il avait essayé de m'apprendre à marcher avec des raquettes. Je levais les pieds comme je pouvais, j'écartais les jambes, et puis, je me foutais par terre !

La popote du douanier

Le lendemain, le groupe s'était augmenté de quatre nouveaux-venus. On s'est retrouvé neuf douaniers et le brigadier.

« Vous ferez votre popote chacun votre tour, l'un de vous sera de service pour la semaine, nous dit le brigadier. Puis il s'adresse à moi :

« vous savez faire la cuisine ? »

Je sais faire cuire un œuf, brigadier.

C'est pas si mal, vous ferez la cuisine cette semaine.

Il m'apporte des pommes de terre, des carottes et un gros morceau de viande. Vous ferez cuire ça. « vous dites bien, brigadier, faire cuire ça, mais comment ? bouilli ? rôti ?

Comme vous voulez. Si vous voulez, faites des beefsteaks, mais dans ce cas, il faut faire des frites ; comme je vous ai donné des carottes, il est préférable de faire du bouilli ?

Il m'apporte un énorme fait-tout. Alors j'épluche les pommes de terre, les carottes, je pose le morceau de viande dessus, je verse de

l'eau et je fais du feu...J'ai fait cuire fort toute la matinée ; quand les copains sont arrivés pour manger, j'ai mis la marmite sur la table et c'était tout en bouillie, on ne reconnaissait plus rien. J'ai dû servir avec une louche et les gars riaient tellement qu'ils n'arrivaient pas à manger.



Le sous-brigadier « démerde »

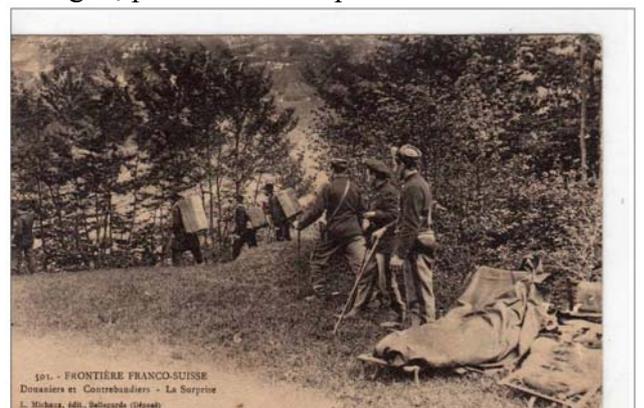
A la fin de la semaine, le brigadier m'appelle dans son bureau pour me dire : Ecoutez, vous avez l'air « démerde » vous allez faire le sous-brigadier. !

Vous dites bien, brigadier : faire le sous-brigadier. Mais faudrait déjà, premièrement, connaître ce qu'il faut faire ?

Ben, je vous le dirai le moment venu...

C'est comme ça qu'en sortant de la cuisine, sans formation aucune, j'ai été nommé sous-brigadier et que je suis allé occuper la chambre du sous-brigadier, car quand on avait quelque galon, on ne devait pas rester avec les autres. Lorsque le brigadier s'en allait, c'était moi qui commandais. J'inscrivais les services en recopiant les vieux ordres de mon supérieur... je me débrouillais comme je pouvais.

Il était dur le métier de douanier à l'époque... on était commandé à toute heure du jour et de la nuit. Le service s'effectuait dans la montagne, par tous les temps.



Quand on allait en embuscade, on partait de nuit avec un position de service sur l'ordre du brigadier. Vous aviez une station de deux heures à tel endroit, une autre de deux heures et demis à tel autre ; Alors, on partait par les sentiers avec notre bazar sur le dos : un lit de camp, une peau de mouton et un grand parapluie bleu. Arrivé à l'endroit indiqué, on déplaçait le lit, on s'enfilait dans la peau de mouton et si la pluie menaçait on ouvrait le parapluie que l'on fixait sur le côté du lit. L'hiver, quand il neigeait, on se mettait sous l'avant-toit d'une ferme.

Tiens bon « le marron »

On était de garde à tour de rôle, par deux heures. Celui qui était de veille tenait le « marron » dans sa main. C'était une rondelle de bois, l'autre pouvait dormir pendant ce temps. Si le chef passait, la première chose qu'il demandait c'était :

- qui a le marron ?
- C'est moi mon lieutenant.

Elles étaient longues ces nuits d'embuscade. Une fois je suis parti en embuscade pour 48 heures de Lamoura au Mont-Rond – tout à pied – par la forêt du Massacre, La Vattay. Les douaniers de Chézery devaient faire leur service dans les Monts Jura. Ils partaient toujours en embuscade pour 48 heures, avec leur « bazar » et leur casse-croûte. !

« Moi, je n'ai jamais vu de contrebandier »....

Des officiers qui venaient nous contrôler... oui... mais, des contrebandiers, je n'en ai jamais vu.

